

Mikkel Borch-Jacobsen

La psychanalyse est-elle un conte de fée scientifique?*

Voici un récit : « Nous traversions cet été-là une période caniculaire et la patiente souffrait beaucoup de la chaleur ; tout à coup, sans qu'elle pût en donner d'explication, il lui fut impossible de boire. Elle prit dans la main le verre d'eau dont elle avait envie, mais, dès qu'il toucha ses lèvres, elle le repoussa, à la manière d'une hydrophobique. [...] Au bout de six semaines environ, elle se mit un beau jour à me parler, pendant l'hypnose, de sa dame de compagnie anglaise qu'elle n'aimait pas et raconta avec tous les signes du dégoût qu'étant entrée dans la chambre de cette personne, elle la vit faisant boire son petit chien, une sale bête, dans un verre. Par politesse, Anna n'avait rien dit. Après m'avoir énergiquement exprimé sa colère rentrée, elle demanda à boire, avala sans peine une grande quantité d'eau et sortit de son état hypnotique, le verre au lèvres. Après quoi le trouble disparut pour toujours. [...] C'est ainsi que furent éliminés par narration (« *wegerzählt* ») les contractures parésiques et les anesthésies, les troubles de la vision, de l'audition, les névralgies, la toux, les tremblements, etc., et finalement aussi les troubles de l'élocution ».¹

On a reconnu ce récit, c'est celui fait par Josef Breuer de la miraculeuse guérison de sa patiente Anna O., à l'orée de la psychanalyse. Fabuleux récit, et qui traite de la vertu curative et rédimante des récits : « Narrez, racontez ce passé qui vous hante et vous serez guéri. » Le récit, dit ce récit, panse les plaies de la mémoire, il rétablit la continuité de notre histoire, il donne sens et cohérence à ce qui était auparavant inexplicable et absurde. « Le sens des symptômes névrotiques », écrit ainsi Freud dans la dix-septième *Conférence d'introduction à la psychanalyse*, « a été découvert en premier par J. Breuer, grâce à l'étude et à l'heureuse reconstitution d'un cas d'hystérie devenu depuis lors célèbre »². On tient là le récit originaire de la psychanalyse, la « cellule germinale », comme l'écrit aussi Breuer³, à partir de laquelle se sont développés tant d'autres récits de patients, tant d'autres histoires de cas.

Il se trouve que ce récit est un mythe, comme tous les récits fondateurs. Grâce aux recherches d'Henri Ellenberger et d'Albrecht Hirschmüller, nous savons maintenant que la cure narrative d'Anna O., de son vrai nom Bertha Pappenheim, fut en réalité un échec complet. Moins d'un mois après sa prétendue guérison, Bertha Pappenheim avait été placée par Breuer et sa famille dans une clinique privée où elle avait continué à développer le même type de symptômes hystériques qu'auparavant. Breuer refusa de conti-

* Conférence présentée au colloque « Narrative. An International Conference » tenu à Northwestern University (Chicago) en avril 1998.

1. Sigmund Freud et Josef Breuer, *Études sur l'hystérie*, trad. Anne Berman, Paris, Presses Universitaires de France, 1971 (3^e édition), pp. 25-26 (traduction légèrement modifiée).

2. Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, traduction Simon Jankélévitch, Paris, Payot, 1974, p. 239 (traduction modifiée).

3. Lettre de Josef Breuer à Auguste Forel du 21 novembre 1907, in Hans H. Walsler, *August Forel. Briefe/Correspondance 1864-1927*, Berne/Stuttgart, Hans Huber, 1968, p. 396.

nuer à s'occuper d'elle et ce n'est que plus de six ans plus tard, après trois séjours supplémentaires en clinique, qu'elle commença à se rétablir. Ce rétablissement, de toute évidence, ne devait rien à la « talking cure » de Breuer. Quant aux spectaculaires rémissions symptomatiques dont Breuer fait état dans son histoire de cas, ce n'est que durant la dernière phase du traitement qu'elles avaient été provoquées par la narration, sous hypnose, d'événements traumatiques survenus dans le passé de la malade. Dans un premier temps, si l'on en croit Breuer, c'est la narration d'histoires fictives « qui rappelaient le Livre d'images sans images d'Andersen »¹ qui apportait le soulagement désiré. Après cela, cela avait été la mise en acte – la « mise en tragédie », écrit Breuer² – d'hallucinations morbides. Il n'y a donc aucune raison d'accorder ici un privilège thérapeutique à la narration de type autobiographique, ni même à la diégèse en général : un petit psychodrame mimétique faisait tout aussi bien l'affaire. Au total, la vraie histoire d'Anna O. ne fut ni l'histoire d'une *cure*, ni celle d'une cure de part en part *narrative*. Le récit de cas de Breuer, avec son touchant *happy end* et son insistance sur les « réminiscences » d'Anna O., est en fait une réécriture de cette histoire, une reconstruction très sélective et très intéressée dictée, on peut le montrer avec précision, par des présupposés théoriques venus de Charcot et de Janet³.

J'ai fait mine, jusqu'à présent, d'opposer la vraie histoire d'Anna O. au récit de cas tendancieux qu'en a tiré Breuer. Je dois maintenant préciser que je ne prétends pas connaître la vérité de cette sombre histoire, pas plus d'ailleurs que celle de n'importe quelle histoire. Je sais seulement que le récit de Breuer, colporté, commenté et réécrit ensuite par Freud et d'innombrables psychanalystes, fut un récit truqué, trafiqué, voire, sur certains points, frauduleux. Or, voilà ce qui importe, c'est *ce* récit-là, le récit trafiqué, qui a engendré cette cascade de récits que nous appelons la psychanalyse. Nous savons en effet que Breuer avait raconté l'histoire d'Anna O. à son jeune collègue Freud, sans chercher à lui cacher l'issue désastreuse du traitement. Un élémentaire bon sens aurait donc dû, se dit-on, dissuader ce dernier de s'engager dans la même impasse. Mais ce serait mal connaître Freud et sa propension de toujours à sacrifier les faits sur l'autel de ses théories du moment. Informé des recherches de Charcot, de Janet et de Delbœuf sur la désuggestion sous hypnose de souvenirs traumatiques, il eut tôt fait de relire (ou, si l'on préfère, de réécrire) l'histoire d'Anna O. à la lumière des théories de la Salpêtrière. En 1888, à un moment où rien ne lui permettait de penser que Bertha Pappenheim allait se rétablir et où lui-même n'avait encore appliqué la méthode cathartique à aucun de ses patients, il écrivait triomphalement dans son article d'encyclopédie sur l'« Hystérie » : « Il est encore plus efficace, suivant une méthode initialement utilisée par Josef Breuer à Vienne, de ramener le malade sous hypnose à la préhistoire psychique du mal et de le pousser à avouer à quelle occasion psychique le trouble correspondant s'est déclaré. Cette méthode de traitement est jeune, mais elle amène des succès thérapeutiques [au pluriel !] impossibles à obtenir autrement »⁴.

L'année suivante, Freud entreprit d'appliquer cette méthode de traitement largement imaginaire à deux de ses patientes, Emmy von N. et Cécilie M. Le résultat ne se fit guère

1. *Études sur l'hystérie*, op. cit., p. 21.

2. *Ibid.*, p. 19 (où « *sie durchlebend* [...] *tragierte* » est rendu par « elle racontait [...] ces scènes tout en les vivant »).

3. Je me permets de renvoyer sur ce point à *Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire*, Paris, Aubier, 1995, chapitre 5.

4. Sigmund Freud, « Hystérie », traduction M. Borch-Jacobsen, Ph. Koeppel et F. Scherrer, *Cahiers Confrontation*, n° 7, printemps 1982, p. 166.

attendre. En l'espace de neuf jours, du 8 au 17 mai 1889, Emmy von N. fit le récit d'une quarantaine de souvenirs traumatiques censés être à l'origine de ses symptômes. Cécilie M., de même, retrouva subitement un vieux souvenir oublié : « Elle revécut, en près de trois ans, tous les traumatismes de sa vie – depuis longtemps oubliés, croyait-elle, et pour plusieurs d'entre eux jamais remémorés du tout –, accompagnés de souffrances épouvantables et du retour de tous les symptômes qu'elle avait eus »¹. Peu importe – ou plutôt : peu importait à Freud que ces narrations dépuratoires d'Emmy von N. et de Cécilie M. aient été, en fait, tout aussi peu thérapeutiques que celles d'Anna O.² Peu importe également que la soi-disant « méthode de traitement » de Breuer n'ait jamais existé ailleurs que dans le récit que s'en était fait son jeune collègue : Freud avait réussi à répliquer ce récit, ce qui lui permit de convaincre Breuer d'écrire l'histoire du cas à la lumière des « confirmations » ainsi obtenues.

On a ici un bel exemple de ce que Freud appelle *Nachträglichkeit*, « effet d'après-coup », et les historiens « rétro-diction »³ : un événement x ne prend sens qu'au temps $t2$, une fois qu'il a été répété, ré-cité, intégré dans une séquence narrative. Ainsi, l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo ne devient « la cause déclenchante de la guerre » qu'à partir de la déclaration effective des hostilités. La Grande Guerre (celle qu'on appelait la « der des der ») ne devient la Première Guerre mondiale qu'une fois déclarée la Seconde. De même, la pitoyable histoire d'Anna O. ne devient l'événement fondateur de la psychanalyse qu'une fois répétée et « confirmée » par celles d'Emmy von N. et de Cécilie M., lesquelles à leur tour, etc. Au temps $t1$, il s'agit d'un ratage pur et simple, d'une histoire sans queue ni tête. Au temps $t2$, nous avons le *début* de la longue histoire de la psychanalyse, le *modèle* de toutes les cures analytiques à venir. La réplification par Freud de l'histoire qui lui avait été transmise par Breuer aura suffi à mettre en marche l'irrésistible machine auto-confirmatrice de la psychanalyse, chaque nouveau récit sur le divan venant renforcer rétroactivement le caractère paradigmatique du Premier Récit.

Et pourtant, j'y insiste, ce Premier Récit n'a jamais eu lieu avant sa reprise par Freud, avant que celui-ci ne relise, réécrive, ré-cite l'histoire que lui avait racontée Breuer à la lumière des théories de la Salpêtrière et ne se serve de ce nouveau récit comme d'un modèle ou d'un schème théorique pour produire d'autres récit identiques. Je dis « produire », car il est bien évident qu'Emmy von N., Cécilie M. et les autres n'auraient pas raconté tous ces événements traumatiques, réels ou imaginaires, si Freud ne le leur avait pas demandé. Et il ne le leur aurait pas demandé s'il n'avait eu en tête l'exemple – l'exemple revu et corrigé – de l'histoire d'Anna O. On touche ici à un aspect essentiel des récits de cas en psychanalyse (et plus largement, dans le champ de ce qu'Ellenberger appelle la « psychiatrie dynamique »), à savoir leur caractère fortement pragmatique, ou performatif. Par là, j'entends que leur fonction n'est pas tant de rapporter des événements passés que de fournir au thérapeute et à ses patients un modèle, un script sur lequel ils pourront broder à leur tour. Si Freud parle, à propos de ses récits de cas, de « paradigme » (*Paradigma*), de « modèle » (*Vorbild*), de « patron » (*Muster*), c'est bien

1. Sigmund Freud et Josef Breuer, *Études sur l'hystérie*, op. cit., p. 54n (traduction modifiée).

2. Voir la note rajoutée en 1924 par Freud au récit du cas « Emmy von N. », *Études sur l'hystérie*, op. cit., p. 82 ; sur Cécilie M., voir Peter J. Swales, « Freud, His Teacher, and the Birth of Psychoanalysis. » in Paul E. Stepansky, ed., *Freud, Appraisal and Reappraisals. Contributions to Freud Studies*, Hillsdale, N.J., Analytic Press, 1986, vol. 1.

3. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie* (Paris, Seuil, 1971), chapitre 8 ; Arthur Danto, *Analytical Philosophy of History*, Cambridge, Massachusetts, Cambridge University Press, 1965, chapitre 8.

parce qu'à ses yeux leur valeur est avant tout prototypique, émulateur, propagandiste. L'important n'est pas que ces récits rendent compte avec exactitude de ce qui s'est passé en amont, importe seulement qu'ils soient répliqués, ré-cités en aval. Freud avec Emmy von N. *émule* Breuer avec Anna O., de sorte que l'histoire de cas « *Frau Emmy von N.* » est bien moins une confirmation indépendante de l'histoire de cas « *Fraülein Anna O.* » qu'elle n'en est l'effet, bien moins un constat des « faits » qu'une variation sur un thème préétabli. De même pour l'histoire de cas « *Miss Lucy R.* », et ainsi de suite. L'effet de série, si souvent invoqué par Freud pour prouver l'objectivité des « découvertes » psychanalytiques, cache en fait un processus d'auto-réplication et d'auto-validation sans fin, chaque récit en engendrant un autre qui le confirme en retour. C'est ce que Karl Popper appelait non sans malice l'« effet Édipe »¹, en reprochant aux analystes de l'avoir insuffisamment étudié : l'histoire d'Édipe ne confirme l'oracle que dans l'exacte mesure où elle en est la conséquence. Les récits de cas psychanalytiques, de même, prédisent ce qu'ils prétendent décrire, ils performant ce qu'ils prétendent constater.

*

Freud aurait vigoureusement protesté, bien sûr. À l'en croire, les récits de cas ne font que consigner des « observations » (*Beobachtungen*), ce sont des descriptions de traitements dans lesquels les préjugés théoriques de l'analyste ne jouent aucun rôle. Dans l'épistémologie freudienne officielle, en effet, ce n'est pas la théorie (ce que Freud appelle la métapsychologie) qui vient en premier. Au contraire, les « concepts fondamentaux » (*Grundbegriffe*)² de la psychanalyse ne sont jamais que des « conventions »³, des « fictions » théoriques⁴, des « superstructures spéculatives »⁵ échafaudées à partir de l'observation clinique. Freud reconnaît souvent, il est vrai, que « dans la description [des phénomènes], déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puise ici ou là et certainement pas dans la seule expérience actuelle »⁶. Mais c'est toujours pour ajouter que ces idées « peuvent sans dommage être remplacées et enlevées »⁷ si le matériel clinique l'exige. « Ces idées », lit-on dans « Pour introduire le narcissisme », « ne sont pas le fondement de la science, sur lequel tout repose : ce fondement, au contraire, c'est l'observation seule »⁸.

C'est cette « observation », fondement épistémologique ultime, que les récits de cas sont censés représenter à l'intérieur de la théorie psychanalytique. On sait en effet qu'à une époque où la psychiatrie et la psychologie s'orientaient de plus en plus vers l'analyse statistique d'expériences conduites sur de larges populations, Freud a continué, tout comme ses collègues Morton Prince ou Théodore Flournoy, à se fier à l'exposition narrative détaillée de cas individuels. À ses yeux, seuls de tels récits permettaient de donner une idée de la complexité des « observations » sur lesquelles l'analyste se fonde pour

1. Karl Popper, *Conjectures and Refutations. The Growth of Scientific Knowledge*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1963, p. 38.

2. Sigmund Freud, « Pulsions et destins de pulsions », in *Métapsychologie*, traduction Jean Laplanche, Jean-Bertrand Pontalis et alii, Paris, Gallimard, 1971, p. 11.

3. *Ibid.*, p. 12.

4. Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves*, traduction Ignace Meyerson, Paris, Gallimard, 1971, p. 508 ; « Psychanalyse et médecine », in *Ma vie et la psychanalyse*, traduction Marie Bonaparte, Paris, Gallimard, p. 110.

5. *Ibid.*, p. 42.

6. « Pulsions et destins de pulsions », in *Métapsychologie, op. cit.*, p. 11.

7. Sigmund Freud, « Pour introduire le narcissisme », traduction Jean Laplanche, in *La Vie sexuelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972 (3^e édition corrigée), p. 85.

8. *Ibid.*

élaborer ses théories. Ainsi qu'il l'écrivait en 1934 au psychologue Saul Rosenzweig, qui prétendait avoir confirmé expérimentalement la théorie du refoulement : « Je ne peux pas accorder une très grande valeur à ces confirmations, car la profusion d'observations fiables (*sicherer Beobachtungen*) sur lesquelles reposent ces assertions [psychanalytiques] les rend indépendantes de toute vérification expérimentale. »¹

On voit du coup le rôle capital joué par les récits de cas en psychanalyse, puisque c'est à eux, et à eux seuls, que revient la charge de présenter les « données » cliniques sur lesquelles repose tout l'édifice. Soustraites à tout contrôle expérimental, celles-ci sont en effet pareillement soustraites au regard d'observateurs indépendants, du fait du secret médical. Nous ne disposons pas de transcriptions *verbatim* des analyses de Freud, ni même des notes qu'il prenait le soir après les séances (à l'exception notable de celles touchant aux quatre premiers mois du traitement de l'Homme aux rats²). Quiconque veut vérifier les théories de Freud et apprendre comment il obtenait ses résultats en est donc réduit à se rabattre sur une poignée de récits, toujours les mêmes : « Dora », « L'Homme aux rats », « L'Homme aux loups » et quelques autres. Comme le remarque pertinemment Michael Sherwood : « Cet état de choses est quasiment sans pareil : dans aucun autre champ, peut-être, un corpus théorique aussi important n'a-t-il été édifié sur un aussi petit échantillon de données publiées. »³

On a maintes fois loué Freud pour sa capacité à donner une forme narrative cohérente au déroulement extraordinairement compliqué et surdéterminé de ses analyses. On remarque moins souvent l'énorme problème épistémologique que dissimule cet indéniabre brio stylistique. En effet, contrairement à ce que sous-entend le plus souvent Freud, un récit de cas est tout sauf une simple « observation » de la réalité. Comme le savent bien les historiens et les critiques littéraires, tout récit implique une rétrodiction du contenu narré, une mise en intrigue qui le (ré)organise en lui donnant sens et direction à partir de la conclusion de l'histoire. Qu'il traite d'événements réels ou fictifs, le narrateur les sélectionne inévitablement en vue de les intégrer – de les « configurer », comme dit l'historien Louis O. Mink⁴ – dans des totalités signifiantes. L'événement narré n'est donc jamais neutre ou innocent. C'est un événement construit, fabriqué, monté par le narrateur qui le réfléchit et qui le fait parler depuis *son* point de vue.

Or ceci, qui vaut pour tout récit, est encore plus vrai du récit de cas psychanalytique, qui présente à cet égard des caractéristiques propres. Les récits de Freud, en effet, ne traitent pas tant d'événements perçus ou observés durant l'analyse que d'événements psychiques (*re*)construits par l'analyste à partir des rêves, des symptômes et des associations du patient : l'amour supposé de Dora pour l'odieux Monsieur K., le fantasme d'Anna Freud d'être battue par son père dans l'article « On bat un enfant », ou encore la scène du petit Homme aux loups urinant triomphalement à la vue des fesses proéminentes de la servante Groucha agenouillée sur le plancher. Parler à ce propos d'« observation » est une plaisanterie : personne n'a jamais été témoin de ces soi-disant « événements », et pas seulement parce qu'il s'agit dans certains cas d'événements purement imaginaires, fantasmatiques. Les patients eux-mêmes n'en ont aucune connaissance, car il s'agit de sou-

1. Cité par D. W. MacKinnon and W. F. Dukes, « Repression », in L. Postman, ed., *Psychology in the Making*, New York, Plenum, 1976, p. 703.

2. Sigmund Freud, *L'Homme aux rats*. *Journal d'une analyse*, traduction Elza Ribeiro Hawelka, Paris, Presses Universitaires de France, 1974.

3. Michael Sherwood, *The Logic of Explanation in Psychoanalysis*, New York, Academic Press, 1969, p. 70.

4. Louis O. Mink, « The Autonomy of Historical Understanding », *History and Theory* 5 (1965), 1, pp. 24-47.

venirs ou de fantasmes réputés inconscients. Ce n'est donc pas eux qui ont raconté ces événements. Il faut se défaire de l'idée que les récits de cas psychanalytiques rapporteraient des récits faits par les patients eux-mêmes. Ce sont, au contraire, des récits qui racontent comment l'analyste a reconstitué les éléments d'un récit que le patient, par définition, est censé ne *pas* pouvoir raconter. Ces récits, en réalité, ne narrent rien qui les précéderait. Il narrent seulement la fabrication, la « construction » (*Konstruktion*) du récit qu'ils sont eux-mêmes. Comme l'écrit Freud dans « Constructions dans l'analyse » : « De tout ce dont il s'agit, l'analyste n'a rien vécu ni refoulé ; sa tâche ne peut pas être de se remémorer quelque chose. Quelle est donc sa tâche ? Il faut que, d'après les indices échappés à l'oubli, il devine ou, plus exactement, il *construise* ce qui a été oublié. »¹ C'est cette construction, qui n'a strictement rien à voir avec une observation, mais tout à voir par contre avec les « superstructures » de la spéculation métapsychologique, que racontent les récits de cas de Freud. Bâties à coup d'interprétations mises bout à bout à partir d'un matériel fragmentaire, ceux-ci ne sont rien d'autre que de la théorie présentée sous forme narrative, le plus souvent sans le moindre assentiment de la part des patients.

Prenez par exemple l'épisode fameux du petit Homme aux loups épiant depuis son berceau l'accouplement *a tergo* de ses parents et le saluant d'une défécation jubilatoire. Cette scène est-elle racontée par le patient lui-même ? Nullement. Elle est le résultat d'une série vertigineuse d'interprétations enchaînées à partir d'un rêve et faisant intervenir toutes sortes d'hypothèses psychanalytiques au sujet du complexe de castration et du stade sadique-anal, ou encore de mécanismes tels que le renversement dans son contraire (immobilité = agitation) et la transformation de l'activité en passivité (être regardé = regarder). Freud, en l'introduisant, ne cache pas le caractère purement spéculatif de cette « scène primitive construite »² : « Je suis ici parvenu », écrit-il, « au point où je dois abandonner l'appui que m'a jusqu'ici offert le cours de l'analyse »³. Mais ceci ne l'empêche pas de demander au lecteur de se joindre à lui « pour croire *provisoirement* à la réalité de cette scène »⁴, et de continuer à partir de là à en parler comme s'il s'agissait d'un événement et non d'une hypothèse. Un peu plus loin, nous lisons ainsi que l'Homme aux loups « avait d'abord cru que l'acte dont il était témoin était un acte de violence, mais l'expression de plaisir qu'il vit (*sah*) sur le visage de sa mère ne s'accordait pas avec cette supposition et il dut reconnaître qu'il s'agissait d'une satisfaction »⁵. Plus loin encore : « l'enfant aspirait à trouver quelqu'un qui lui fournît les dernières explications qui lui manquaient encore sur l'énigme du rapport sexuel, de même que son père lui avait en son temps fourni les premières au cours de la scène primitive »⁶. Deux chapitres plus loin, à propos de la scène avec la bonne Groucha (elle-même une construction hautement spéculative bâtie à partir d'un vague souvenir du patient)⁷ : « Quand il vit (*sah*) la jeune fille par terre, occupée à frotter le plancher, à genoux, les

1. Sigmund Freud, « Constructions dans l'analyse », traduction Elza Ribeiro Hawelka, Ursula Huber et Jean Laplanche, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985, p. 271.

2. Sigmund Freud, « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux loups) », in *Cinq psychanalyses*, traduction Marie Bonaparte et Rudolph M. Loewenstein, Paris, Presses Universitaires de France, 1971 (5^e édition), p. 351 (traduction modifiée).

3. *Ibid.*, p. 349.

4. *Ibid.*, p. 351.

5. *Ibid.*, p. 356 (traduction modifiée).

6. *Ibid.*, p. 377 (traduction modifiée).

7. Sur le caractère arbitraire de cette construction de Freud, voir Paul B. Jacobsen and Robert S. Steele, « From Present to Past : Freudian Archeology » *International Review of Psychoanalysis* (1979) 6, pp. 357-358 ; Donald P. Spence, *Narrative Truth and Historical Truth. Meaning and Interpretation in Psychoanalysis*, New York, Norton, 1982, pp. 117-120 ; Allen Esterson, *Seductive Mirage. An Exploration of the Work of Sigmund Freud*, Chicago/La Salle, 1993, chapitre 5.

fesses en avant et le dos horizontal, il retrouva en elle la position que sa mère avait adoptée durant la scène du coït. »¹

Arrivé en ce point, le lecteur a évidemment oublié depuis belle lurette que la scène de la copulation *a tergo* n'était pas moins hypothétique en son temps que ne l'est celle qui lui est narrée à présent. En présentant ses constructions sous une forme narrative, Freud fait d'une pierre deux coups : il transforme ses interprétations en événements ; et surtout, en usant du style indirect libre, il impute subrepticement ces interprétations au patient lui-même. Soudain, ce n'est plus *Freud* qui spéculé sur ce que l'Homme aux loups a vu ou pensé. C'est *l'Homme aux loups* – ou son inconscient, on ne sait pas très bien – qui voit l'expression de sa mère durant l'orgasme ou qui s'émeut de retrouver sa posture chez Groucha. De là à penser que c'est l'Homme aux loups qui a raconté tout cela à Freud et que celui-ci ne fait que narrer comment il a aidé son patient à reconstituer ce récit sous-jacent, il n'y a évidemment qu'un pas.

« Le “vrai” récit », écrit à ce propos Peter Brooks, « réside dans l'entre-deux, dans le processus d'échange [entre le patient et l'analyste] ; c'est le produit de *deux* discours jouant l'un contre l'autre »². Brooks prend soin de mettre l'adjectif « vrai » entre guillemets d'ironie, car il entend souligner, à juste titre, le caractère fictionné du récit ainsi tissé entre Freud et son patient. À cet égard, il fait grand cas des deux passages ajoutés en 1918 au récit de cas de l'Homme aux loups, dans lesquels Freud remet en question la réalité de la scène originaire et émet l'hypothèse qu'il pourrait s'agir d'un fantasme suscité chez l'Homme aux loups par l'observation d'une copulation entre animaux, puis rétroactivement projeté par lui sur les parents. « Nous avons ici », écrit Brooks, « l'un des moments les plus audacieux de la pensée freudienne, et l'un des gestes les plus héroïques de Freud en tant qu'écrivain », en ceci que Freud brise la cohérence du récit de cas qu'il avait écrit en 1914-1915 et suggère « que tout récit ne renvoie pas tant à des événements qu'à d'autres récits, qu'à l'homme en tant que structuré par les fictions qu'il se raconte à propos de lui-même »³.

Tout occupé qu'il est à louer l'héroïsme déconstructeur de Freud, Brooks ne s'avise pas un seul instant qu'il a été manipulé par le récit freudien. En effet, toute cette discussion autour du caractère réel ou imaginaire de la scène originaire – que Freud, au demeurant, conclut sur un *non liquet*⁴ – n'est jamais qu'une manœuvre de diversion. La vraie question n'est pas de savoir si ce récit est fictif ou non, elle est de savoir si l'Homme aux loups l'a jamais raconté – en d'autres termes : si c'est *lui* qui a raconté cette fiction à son propre sujet, comme le croit Brooks, ou si ce n'est pas plutôt Freud qui l'a racontée à son sujet. Or, il se trouve que l'Homme aux loups a tranché cette question dans des termes qui ne laissent place à aucune ambiguïté. Dans les entretiens qu'il accorda à la fin de sa vie à la journaliste autrichienne Karin Obholzer, il expliquait en effet qu'il n'avait jamais cru à la scène originaire que Freud voulait lui faire remémorer :

1. *Cinq psychanalyses*, *op. cit.* p. 396 (traduction modifiée).

2. Peter Brooks, *Reading for the Plot. Design and Intention in Narrative*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1992, p. 283 (souligné par moi).

3. *Ibid.*, p. 277 (souligné par moi). « L'homme en tant que structuré par les fictions qu'il se raconte à propos de lui-même » est une référence implicite à l'adage lacanien selon lequel la vérité a une « structure de fiction » ; voir Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 451, 742, 808. Pour un examen critique de l'interprétation du cas de l'Homme aux loups proposée par Peter Brooks, voir Stanley Fish, « Withholding the Missing Portion : Power, Meaning, and Persuasion in Freud's 'The Wolf-Man' », *Times Literary Supplement*, 29 août 1986 ; ainsi que le livre indispensable de Robert Wilcocks, *Maelzel's Chess Player. Sigmund Freud and the Rhetoric of Deceit*, Lanham, Rowman & Littlefield, 1994, pp. 296 sq.

4. Sigmund Freud, *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 369 : « J'ai l'intention de clore cette fois-ci la discussion relative à la valeur de réalité (*Realwert*) de la scène primitive par un *non liquet* [ce n'est pas clair] » (traduction modifiée).

« C'est quand même plus ou moins tiré par les cheveux. [...] cette scène primitive, c'est une pure construction. [...] je n'ai jamais réussi à me souvenir de rien de semblable. [...] Il [Freud] affirme que j'ai vu, seulement qui vous garantit que c'est vrai ? Ne s'agit-il pas d'une fantaisie de son cru ? »¹

*

On ne saurait mieux dire : ce fantasme, ce récit était celui de Freud, pas celui du patient. L'Homme aux loups n'est d'ailleurs pas le seul à avoir protesté contre cette confusion. Chaque fois que les personnages des récits de Freud ont eu l'occasion de s'exprimer autrement que par son truchement, ils se sont insurgés contre leur auteur. Elisabeth von R., ainsi, se moquait de ce « jeune spécialiste des nerfs barbu » qui avait voulu la persuader qu'elle aimait secrètement son beau-frère². Anna O., devenue une pionnière du travail social en Allemagne, interdisait à ses collaborateurs d'utiliser la psychanalyse³. Quant à Dora, elle interrompit le traitement quand Freud chercha à lui faire admettre qu'elle aimait Monsieur K., claquant ainsi la porte du récit où son analyste l'enfermait contre son aveu. Roy Shafer, l'un des promoteurs de la lecture narrative de Freud qui sous-tend l'analyse de Peter Brooks, prétend à cet égard que « l'analyste avance de nouvelles questions qui, même si le patient les conteste ou y résiste souvent, équivalent à des possibilités narratives. Le résultat de cet entrelacement de textes est une œuvre radicalement nouvelle, *écrite à deux (jointly authored)* »⁴. Mais où est donc la collaboration littéraire dans le cas de l'Homme aux loups, d'Elisabeth von R., de Dora ? Aucun d'entre eux n'a contresigné les récits que Freud leur mettait dans la bouche – pas plus d'ailleurs, si l'on veut bien y penser, que le Petit Hans, le Président Schreber, Dostoïevski, Léonard, Shakespeare ou Thomas Woodrow Wilson. Comme le montrent assez ces derniers exemples, les récits de cas de Freud ne sont pas plus le produit dialectique d'une narration à deux qu'ils ne sont le compte-rendu objectif d'une « observation ». Ce sont des récits fabriqués, fictionnés par Freud lui-même, à l'aide d'une méthode de déchiffrement informée de part en part par ses théories.

La relation entre récits de cas et théorie est donc très exactement inverse à celle alléguée par Freud dans ses écrits métapsychologiques. Loin que les « superstructures spéculatives » de la métapsychologie reflètent une observation déposée dans des récits de cas, ceux-ci sont des artefacts de celles-là : des fictions théoriques, de la théorie mise en récit à partir d'éléments fournis par le matériel clinique. Prétendre, comme le fait Freud, que les concepts métapsychologiques étaient régulièrement remplacés lorsque le matériel clinique l'exigeait est à cet égard un coup de bluff magistral, étant donné l'obstination avec laquelle Freud maintenait ses constructions narratives en dépit des protestations de ses patients. Jürgen Habermas, l'une des nombreuses victimes de ce bluff, écrit à ce propos que l'analyste « avance des suggestions interprétatives pour une histoire que le patient ne peut pas raconter. Cependant, ces suggestions ne peuvent être effectivement vérifiées que si le patient les adopte et raconte grâce à elles sa propre histoire »⁵.

1. Karin Obholzer, *Entretiens avec l'Homme aux loups*, traduction Romain Dugas, Paris, Gallimard, 1981, p. 70.

2. Cité par Peter Gay, *Freud: A Life for Our Time*, New York, Norton, 1988, p. 72.

3. Dora Edinger, *Bertha Pappenheim, Freud's Anna O.*, Highland Park, Congregation Solel, 1968, p. 15.

4. Roy Shafer, « Narration in the Psychoanalytic Dialogue », *Critical Inquiry* 7 (Automn 1980), p. 36, (souligné par moi).

5. Jürgen Habermas, *Erkenntnis und Interesse*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1968, p. 318. Cette hypothèse est au centre de l'interprétation habermassienne de la psychanalyse en termes d'« auto-réflexion » (*Selbstreflexion*).

Or, tel n'a jamais été le critère ultime de validation utilisé par Freud. Même s'il ne s'interdisait pas d'invoquer l'assentiment des patients lorsque cela l'arrangeait, Freud savait fort bien que ce critère risquait de se retourner contre lui¹, et il préférait donc invoquer la cohérence interne de ses constructions narratives et leur capacité à rendre compte d'un maximum de données². Ainsi, dans le récit de cas de l'Homme aux loups, il se défend d'avoir arbitrairement plaqué sa « construction » de la scène originaire sur les données cliniques en rappelant « comment, à partir d'une certaine phase du traitement, tout sembla converger vers elle [la "construction de ce fantasme"] et de quelle manière, plus tard, lors de la synthèse, les conséquences les plus variées et les plus remarquables en découlèrent ; de plus, comment et les grands et les petits problèmes et particularités de l'histoire du malade s'éclairèrent grâce à cette seule hypothèse »³. La certitude de l'analyste, explique-t-il ailleurs, est une certitude logique : « Ce qui finalement l'amène à la certitude, c'est précisément la complexité du problème qui lui est posé, comparable à la solution d'un de ces jeux d'enfants nommés "puzzle" »⁴.

Une bonne construction analytique a donc toutes les caractéristiques d'une bonne fable ou histoire (*muthos*), au sens aristotélicien. Une histoire, écrit Aristote dans la *Poétique*, « – puisqu'elle est imitation d'action – doit être imitation d'une action une et formant un tout ; et les parties constituées des actes accomplis doivent être agencées de façon que, si l'on déplace ou supprime l'une d'elles, le tout soit troublé et bouleversé »⁵. De même, le critère dernier des constructions analytiques est leur cohérence narrative, ce qu'Aristote eût appelé leur vraisemblable (*eikos*), source du persuasif (*pithanon*). Il nous reste à déterminer, par conséquent, le statut exact de cette cohérence ou vraisemblance narrative. Est-ce celle du récit historique ou médico-légal, limité et lesté qu'il est par les documents, les traces, les indices qu'il cherche à rassembler en une totalité signifiante ? Ou bien est-ce celle, plus « philosophique » eût dit Aristote, de la poésie ? En d'autres termes, les récits psychanalytiques ont-ils un ancrage dans ce qu'Aristote appelait « ce qui a réellement eu lieu »⁶, ou bien sont-ils les produits de l'imagination spéculative de Freud, les rejets d'une sorte de puissante machine théorique « célibataire » à la Duchamp ? La psychanalyse est-elle en fin de compte, comme Krafft-Ebing l'avait lancé un jour à Freud, un « conte de fée scientifique »⁷ ?

1. Voir « Constructions dans l'analyse », *op. cit.*, p. 277 : « En résumé, nous constatons que nous ne méritons pas le reproche d'écarter avec dédain l'attitude de l'analysé à l'égard de nos constructions. Nous en faisons grand cas et nous en tirons souvent des repères précieux. Mais ces réactions du patient sont la plupart du temps équivoques et n'autorisent pas de conclusion définitive ».

2. Je n'examine pas ici l'argument du succès thérapeutique, aussi invoqué parfois par Freud. Voir à ce sujet Adolf Grünbaum, *Les Fondements de la psychanalyse. Une critique philosophique*, traduction Jean-Claude Dumoncel et Elisabeth Pachecrerie, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, chapitre 2 ; et pour une interprétation différente, Frank Cioffi, « Did Freud Rely on the Tally Argument to Meet the Argument from Suggestibility ? », in « Open Peer Commentary » on Grünbaum, « Précis of *The Foundations of Psychoanalysis* », *Behavioral and Brain Sciences* 9 (June 1986), 2, pp. 230-31 ; Allen Esteron, « Grünbaum's Tally Argument », *History of The Human Sciences* 9 (February 1996), 1, pp. 43-57.

3. *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p.362 (traduction légèrement modifiée).

4. Sigmund Freud, « Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation des rêves », traduction Jean Laplanche, *Résultats, idées, problèmes II*, *op. cit.*, p. 86. On comparera avec ce passage de « L'étiologie de l'hystérie », in Sigmund Freud, *Œuvres complètes. Psychanalyse, III*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 164 : « De même que dans les images-puzzles des enfants, après toutes sortes d'essais, s'impose finalement une certitude absolue concernant la pièce qui convient au trou resté libre, [...] de même les scènes infantiles s'avèrent être, par leur contenu, des compléments inévitables à la texture associative et logique de la névrose, car c'est seulement après leur insertion que le déroulement devient compréhensible – on aimerait souvent dire : évident (*selbstverständlich*) » (traduction légèrement modifiée).

5. Aristote, *Poétique* 1451 a, 31-34, traduction Michel Magnien, Paris, Librairie Générale Française, 1990, p. 116.

6. *Ibid.*, 1451 a, 36-37.

7. Sigmund Freud, *Briefe an Wilhelm Flies 1887-1904*, herausgegeben von Jeffrey Moussaief Masson, Frankfurt, S. Fischer Verlag, 1986, p. 193 : « Une conférence sur l'étiologie de l'hystérie à la Société Psychiatrique a reçu un accueil glacial de la part des ânes et fait l'objet de cette appréciation singulière de la part de Krafft-Ebing : "Cela ressemble à un conte de fée scientifique" ».

Freud soulignait lui-même la troublante proximité entre ses récits de cas et les récits de fiction. Dans un passage souvent cité des *Études sur l'hystérie*, il écrit : « Je m'étonne moi-même de constater que mes observations de malades se lisent comme des nouvelles (*Novellen*), et qu'elles ne portent pas pour ainsi dire le cachet sérieux de la science. [...] un exposé détaillé des processus psychiques, du genre de celui qu'on a coutume de trouver chez les écrivains de fiction, me permet, en n'employant qu'un petit nombre de formules psychologiques, d'acquérir quelque notion du déroulement d'une hystérie »¹. Mais Freud ajoute aussitôt : « Ces histoires de malades doivent être jugées comme des observations psychiatriques »². Ainsi qu'il l'écrit ailleurs en réponse à Havelock Ellis, l'idée que « l'œuvre du créateur de l'analyse devrait être estimée non comme un exemple de travail scientifique, mais comme une réalisation artistique » n'est rien d'autre qu'une « nouvelle orientation de la résistance [...] à l'analyse » et il convient de « la contredire avec la dernière détermination »³.

En distinguant ainsi ses récits des récits de fiction, Freud établit clairement les règles du jeu narratif qu'il propose au lecteur. Ce sont celles du récit historique, au sens le plus large de ce terme. J'en emprunterai la définition à l'historien Paul Veyne : « L'histoire est un récit d'événements vrais »⁴. À cette définition d'apparence aristotélicienne, j'ajouterai que les « événements vrais » de l'histoire, précisément parce qu'ils sont narrés, ne sont pas moins construits, mis en intrigue que les événements fictifs des récits littéraires. Je renvoie ici, en vrac, aux travaux de Paul Veyne lui-même, d'Arthur Danto, de Hayden White, de Louis Mink, de Paul Ricœur⁵. Toutefois, aussi « fictionné » que puisse être le récit historique, il reste qu'il se distingue du récit de fiction en ce qu'il prétend construire ses intrigues à partir de « ce qui a réellement eu lieu » et que tel est le contrat qu'il passe avec ses lecteurs. Alors que le romancier ou le conteur sont libres d'inventer et de combiner à loisir les personnages et les situations de leurs histoires, l'historien, le biographe, le policier ou le psychiatre sont tenus par convention de se limiter à un nombre fini d'éléments, de surcroît ordonnés temporellement, auxquels ils ne peuvent rien changer et dont ils doivent impérativement tenir compte : documents, archives, témoignages, sources, observations, etc. De ce point de vue, un historien qui forge des documents pour améliorer son histoire n'est plus un historien, c'est un fraudeur et un mystificateur. De même pour un policier qui dissimule un témoignage ou un psychiatre qui modifie les données d'une observation.

C'est donc un pacte narratif de ce type que Freud passe avec nous, ses lecteurs, en nous demandant de considérer ses récits comme des observations psychiatriques. C'est pourquoi nous accordons spontanément créance aux données cliniques dont il fait état, même lorsqu'il nous arrive de rester sceptiques à l'égard des complexes constructions narratives par lesquelles il les relie. Nous ne doutons pas un seul instant, par exemple, que ce sont bien des loups qui figurent dans le rêve éponyme de l'Homme aux loups, ni que Dora avait bien quatorze ans au moment où Monsieur K. lui a fait des avances sexuelles, ou encore que Freud avait bien aidé un jour « un jeune homme de formation universitaire »⁶ à reconstituer les associations qui lui avaient fait oublier le mot *aliquis*

1. *Études sur l'hystérie*, *op. cit.*, p.127-128 (traduction légèrement modifiée).

2. *Ibid.*, p. 128 (traduction légèrement modifiée).

3. Sigmund Freud, « Sur la préhistoire de la technique analytique », traduction J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, in *Résultats, Idées, Problèmes I*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 255.

4. Paul Veyne, *Comment écrire l'histoire*, *op. cit.*, p. 22.

5. Outre les ouvrages de Veyne, Danto et Mink déjà cités, voir Hayden White, « The Historical Text as Literary Artifact », *Clio* 3 (1974), 3, et Paul Ricœur, *Temps et Récit*, Tome I, Paris, Seuil, 1983.

6. Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, traduction Simon Jankélévitch, Paris, Payot, 1972, p. 13.

dans un vers de Virgile. Nous en doutons d'autant moins que nous n'avons le plus souvent aucun moyen de vérifier : comment savoir ce qui s'est dit il y a un siècle derrière les portes du cabinet de Freud ? Du fait du principe du secret médical, que les Sigmund Freud Archives appliquent de nos jours encore avec la rigidité intéressée que l'on sait, nous ne pouvons sur ce point que nous en remettre à Freud et à sa bonne foi. Ainsi que Lacan l'avait bien vu, le champ freudien est structuré par un pacte symbolique avec le Père fondateur, à la « parole » et à la « lettre » duquel les psychanalystes sont forcés de faire constamment « retour » comme à l'unique garantie de leur théorie et de leur pratique¹.

Il se trouve pourtant que cette confiance en l'Archi-Narrateur est mal placée. À un rythme qui s'accélère depuis quelques années, les recherches des historiens de la psychanalyse remettent chaque jour un peu plus en question la fiabilité des récits de cas freudiens, ainsi que celle de l'histoire officielle bâtie autour d'eux par les historiographes « autorisés » du freudisme. L'Homme aux loups, apprenons-nous ainsi, avait toujours maintenu que les fameux « loups » de son rêve n'étaient pas des loups, mais des chiens bergers blancs². Dora n'avait pas plus de treize ans lors de l'épisode avec Monsieur K., ce qui n'en rend que plus arbitraire l'interprétation de Freud selon laquelle son rejet des avances de Monsieur K. était un signe d'hystérie³. Le « jeune homme » de l'épisode « *Aliquis* » n'est très vraisemblablement nul autre que Sigmund Freud⁴ parlant de lui-même à la troisième personne, ainsi qu'il l'avait déjà fait dans son article sur les « Souvenirs-écrans »⁵. On pourrait accumuler les exemples. Dans « Le Président Schreber », Freud décrit le père de ce dernier comme un « père excellent »⁶, alors que dans sa correspondance de la même époque avec Ferenczi, il n'hésite pas à le caractériser comme un « tyran domestique qui hurlait contre son fils »⁷. Dans son étude sur Léonard de Vinci, il affirme que ce dernier passa une partie de son enfance avec sa mère alors qu'il savait pertinemment qu'il n'en était rien, ainsi que le prouve un passage souligné par lui dans un ouvrage de Gabriel Séailles sur l'artiste⁸. Dans sa conférence de 1896 sur « L'étiologie de l'hystérie », il se targue d'avoir réussi à guérir certains des dix-huit cas sur lesquels il fondait sa théorie de la séduction⁹, tout en confiant quelques jours plus tard à son ami Wilhelm Fliess qu'« aucun des vieux [traitements] n'est terminé

1. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, *passim*.

2. Voir la lettre envoyée par Sergius Pankejeff (l'Homme aux loups) à Freud le 6 juin 1926 : « Les loups assis sur l'arbre n'étaient en fait pas du tout des loups mais des chiens blancs avec des oreilles pointues et des queues touffues », in « Letters pertaining to Freud's 'History of an Infantile Neurosis' », *Psychoanalytic Quarterly* (1957) 26, p. 449. Freud mentionne bien dans son récit de cas que « les loups étaient tout blancs et ressemblaient plutôt à des renards ou à des chiens de berger » (*Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 342 ; voir aussi p. 355), mais ceci ne l'empêche pas de continuer à les décrire imperturbablement comme des loups.

3. Patrick Mahony, *Freud's Dora. A Psychoanalytic, Historical, and Textual Study*, New Haven / Londres, Yale University Press, 1996, pp. 8-9.

4. Voir Peter J. Swales, « Freud, Minna Bernays, and the Conquest of Rome. New Light on the Origins of Psychoanalysis », *The New American Review* 1 (1982), pp. 1-23 ; ainsi que « In Statu Nascendi : Freud, Minna Bernays, and the Creation of Herr Aliquis », conférence donnée le 7 janvier 1998 au Richardson History of Psychiatry Seminar, The New York Hospital-Cornell Medical Center, dans laquelle Swales s'appuie sur de nouveaux éléments, à mon sens difficilement réfutables.

5. Siegfried Bernfeld, « An Unknown Autobiographical Fragment by Freud », *The American Imago* 4 (1946), 1, pp. 3-19.

6. Sigmund Freud, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (*Dementia paranoides*) (Le Président Schreber) », in *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 321.

7. Sigmund Freud et Sándor Ferenczi, *Correspondance 1908-1914*, groupe de traduction du Coq-Héron, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 232 : « Alors j'ai demandé à Stegmann de rechercher toutes sortes de détails personnels sur le vieux Schreber. [...] c'était un tyran domestique qui hurlait contre son fils et le comprenait aussi peu que le "dieu inférieur" comprenait notre paranoïaque. » La contradiction entre les deux présentations de Schreber père par Freud est relevée par Zvi Lothane, « Schreber, Freud, Flechsig, and Weber revisited : An Inquiry into Methods of Interpretation », *Psychoanalytic Review* 76 (1989), p. 215.

8. Jack J. Spector, *The Aesthetics of Freud. A Study in Psychoanalysis and Art*, New York, Praeger Publishers, 1972, p. 58.

9. Sigmund Freud, « L'étiologie de l'hystérie », *op. cit.*, p. 158.

(*fertig*) »¹. De même, dans son article sur « Un enfant est battu », il omet soigneusement de signaler que l'une des patientes analysées dans cet essai n'est autre que sa propre fille Anna² – et ainsi de suite.

Il est clair que cette fois-ci nous n'avons plus seulement affaire à une narrativisation plus ou moins tendancieuse d'interprétations analytiques, mais à un véritable fictionnement des soi-disant « données cliniques ». Apparemment, Freud n'hésitait pas un seul instant à modifier, à inventer ou à supprimer des détails si cela pouvait lui permettre d'améliorer l'intrigue théorique qu'il était en train de tisser, procédant ainsi comme le ferait n'importe quel romancier. On sait que Freud prisait fort le genre du roman historique remis en honneur par ses amis et correspondants Thomas Mann et Stefan Zweig, et qu'il projetait initialement d'intituler son dernier livre *L'Homme Moïse, roman historique*³. Ce n'est évidemment pas un hasard : tous ses récits de cas sont des romans historiques ou des biographies romancées de ce type, c'est-à-dire des fantaisies librement bâties autour de quelques événements et personnages réels. (On pourrait en dire tout autant, *mutatis mutandis*, de l'historiographie freudienne officielle, avec ses légendes, ses censures et ses réécritures partisans de l'histoire.)

La différence, bien sûr, est qu'Alexandre Dumas ou Walter Scott n'ont jamais prétendu être des historiens, alors que Freud nous trompe sur la marchandise en nous présentant ses fictions théoriques sous forme de récits de cas. Une chose est de faire concurrence à l'état civil, à la façon du romancier balzacien, une autre est de fabriquer des faux papiers. Krafft-Ebing avait bien raison : la psychanalyse est un conte de fée scientifique, une fiction maquillée en science et en histoire. Je dirai pour ma part que la psychanalyse est un *roman théorique*, en un double sens. Cette théorie est un roman parce qu'elle crée ses propres preuves, exactement comme un romancier crée, fabrique ses récits. Et ce roman est théorique, car la cohérence narrative de ses intrigues n'est rien d'autre qu'une cohérence avec la théorie : si nous jugeons que les histoires de l'Homme aux loups ou de l'Homme aux rats sont de bonnes histoires (si elles nous convainquent), c'est uniquement parce qu'elles s'accordent avec la théorie qu'elle sont censées illustrer et qui en fait leur donne sens. Sinon, pourquoi accorderions-nous la moindre foi à ces improbables histoires de castration, de sodomie et d'inceste ?

*

Un dernier mot, au sujet de la vérité narrative. Conscients des difficultés que je viens de souligner, de plus en plus de psychanalystes professent ne plus croire à la « vérité historique »⁴ des récits en analyse. Seule leur importe, disent-ils, la « vérité narrative » de ces récits, c'est-à-dire leur capacité à donner sens au matériel fourni par le patient. « C'est la vérité narrative », écrit Donald Spence, « que nous avons en vue lorsque nous parlons d'une "bonne histoire", lorsque nous disons que telle explication est convaincante, ou que telle solution d'une énigme, et nulle autre, doit être vraie »⁵. Et encore ceci : « Au fur et à mesure que les associations et les interprétations sont insérées dans le récit en train de se développer, elles deviennent vraies en devenant familières et

1. Sigmund Freud, *Briefe an Wilhelm Fliess*, op. cit., p. 195.

2. Patrick Mahony, « Freud as Family Therapist. Reflections, » in Toby Gelfand and John Kerr, eds., *Freud and the History of Psychoanalysis*, Hillsdale, Analytic Press, 1992, pp. 307-317.

3. Sigmund Freud et Arnold Zweig, *Correspondance 1927-1939*, traduction Luc Weibel, Paris, Gallimard, 1973, lettre du 30 sept. 1934, p. 459.

4. « Constructions dans l'analyse », op. cit., p. 279 : « [...] la folie non seulement procède avec méthode, comme le poète l'a déjà reconnu, mais [...] elle contient aussi un morceau de *vérité historique*. »

5. Donald Spence, *Narrative Truth and Historical Truth*, op. cit., p. 31.

donnent un sens aux parties disjointes de la biographie du patient »¹. On aura reconnu cette « vérité narrative » : c'est le bon vieux « vraisemblable » aristotélicien, l'*eikos* des poètes et des faiseurs de fables. Contrairement à Freud, les psychanalystes narrativistes ne prétendent plus représenter « ce qui a réellement eu lieu ». Ne nous jugez pas, disent-ils, à la valeur constative et historique de nos récits. Jugez-nous seulement à leur valeur pragmatique, performative, esthétique².

Fort bien, mais tirons-en alors les conséquences. Si la seule chose qui importe en analyse est la cohérence narrative des récits proposés par l'analyste, il s'ensuit que n'importe quelle bonne histoire devrait faire l'affaire – psychanalytique-freudienne, mais aussi psychanalytique-jungienne ou psychanalytique-adlérienne, ou bien encore, pourquoi pas ?, chrétienne, marxiste ou astrologique. Est-ce cela que veulent dire les narrativistes ? Non, bien sûr. L'histoire n'est une « bonne histoire », à leurs yeux, que si elle est psychanalytique-freudienne. Les explications en psychanalyse sont de type narratif, nous explique ainsi Paul Ricœur en s'appuyant sur les travaux de Michael Sherwood³, mais ceci ne l'empêche pas d'ajouter avec candeur : « Une bonne explication psychanalytique doit être cohérente avec la théorie, ou, si l'on préfère, elle doit se conformer au système psychanalytique de Freud »⁴. Roy Schafer, de même, nous apprend que : « Les personnes en analyse – les analysants – se racontent et racontent les autres à l'analyste au passé et au présent. En faisant des interprétations, l'analyste raconte ces histoires une seconde fois. [...] Cette seconde narration se fait sur le mode psychanalytique (along psychoanalytic lines) »⁵. Tout comme à l'époque de Freud, c'est l'analyste qui compose le récit, et il le fait, inévitablement, en s'inspirant de la théorie psychanalytique et des récits de cas paradigmatiques dans lesquels elle se trouve déposée.

Cette théorie n'est donc aucunement remise en question par les narrativistes, en dépit de leur révisionnisme apparent. Au contraire, elle continue à guider les interprétations et les constructions narratives de l'analyste, sans que celui-ci se demande jamais en quoi un récit de type freudien est meilleur qu'un autre, ou, si l'on préfère, en quoi la théorie qui sous-tend ces récits est autre chose que cela – un récit, un roman théorique. Si les narrativistes voulaient être conséquents avec eux-mêmes, ce n'est pas seulement les interprétations proposées par l'analyste qu'il leur faudrait décrire en termes narratifs, c'est aussi la théorie qui autorise et garantit ces interprétations. On doute qu'ils aillent jamais jusque-là. Après tout, que resterait-il de la psychanalyse si les analystes annonçaient d'entrée de jeu à leurs patients que l'inconscient, le refoulement, la sexualité infantile et le complexe d'Œdipe ne sont que des histoires à dormir debout, des « *just so stories* »⁶ ? « Voici, je vais vous raconter un conte de fées, rien de plus, écoutez : “Nous traversons cet été-là une période caniculaire et la patiente souffrait beaucoup de la chaleur...” ».

1. *Ibid.*, p. 280

2. *Ibid.*, chapitre 9. On notera que ce tournant narrativiste est très précisément celui que Lacan préconisait dès les années 50 sous le nom de « retour à Freud » ; voir par exemple toute la discussion autour de l'« historisation » analytique dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, *op. cit.*, pp. 255-262 ; ainsi que ce passage du séminaire sur *Les Écrits techniques de Freud*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Le Seuil, 1975, pp. 19-20 : « L'histoire n'est pas le passé. L'histoire est le passé pour autant qu'il est historisé dans le présent. [...] le fait que le sujet revive, se remémore, au sens intuitif du mot, les événements formateurs de son existence, n'est pas en soi-même tellement important. Ce qui compte, c'est ce qu'il en reconstruit. [...] L'essentiel est la reconstruction, c'est le terme qu'il [Freud] emploie jusqu'à la fin. [...] Je dirai – en fin de compte, ce dont il s'agit, c'est moins de se souvenir que de réécrire l'histoire ».

3. Michael Sherwood, *The Logic of Explanation in Psychoanalysis*, *op. cit.*

4. Paul Ricœur, « The Question of Proof in Freud's Writings », *Hermeneutics and the Human Sciences*, Cambridge / Paris, Cambridge University Press / Éditions de la Maison de l'Homme, 1981, p. 271.

5. Roy Schafer, « Narration in the Psychoanalytic Dialogue », *op. cit.*, p. 35 (souligné par moi).

6. C'est ainsi que l'anthropologue R. R. Marett caractérisait le récit freudien du meurtre du Père primitif dans *Totem et Tabou* (*The Athenaeum*, February 13, 1920, p. 206).